

J.-B. Pontalis

En marge des nuits



folio

J.-B. Pontalis

En marge
des nuits

Gallimard

Jean-Bertrand Pontalis, membre de l'Association psychanalytique de France, est l'auteur de nombreux essais et récits.

Il a animé pendant vingt-cinq ans la *Nouvelle Revue de psychanalyse* et dirige aux Éditions Gallimard deux collections : « Connaissance de l'Inconscient » et « L'un et l'autre ».

Pour Alice

Les yeux clos

*C'est quand mes yeux sont clos qu'ils voient le mieux
Car tout le jour ils ne voient rien qui vaille*

[...]

Tout jour m'est nuit tant que je ne te vois

Toute nuit le jour le plus clair quand je te rêve.

Shakespeare, sonnet 43

(traduction d'Yves Bonnefoy)

Vision onirique intense qui nous donne le sentiment d'une présence immédiate à laquelle nous n'avons pas accès quand nos yeux sont ouverts.

Étrange pouvoir des rêves : même s'ils sont dénués de couleurs, il arrive qu'ils décolorent nos jours.

C'est à l'être aimé que s'adresse Shakespeare. Mais ce qu'il dit est vrai de tout ce qui surgit de l'« arrière-pays » nocturne.

Nous faudrait-il l'absence pour que nous soit restituée la pleine présence ?

*Le songe qui m'invente a les yeux grands ouverts
Et je ferme les yeux pour regarder le monde*

Claude Roy

Désordre à son comble

J'ignorais en voulant mettre un peu d'ordre dans l'incroyable fouillis amassé depuis des années dans la pièce située sous les combles qui me tient lieu de bureau à Boissy, où, quand la large fenêtre en forme de demi-lune est ouverte, je me trouve presque au niveau de la cime des arbres, oui, j'ignorais ce qui m'attendait quand j'ai commencé à ouvrir cartons, dossiers, classeurs si mal nommés, valise poussiéreuse. Lettres, photographies, manuscrits de jeunesse, notes de cours que j'ai donnés ici et là, le cours dicté par Sartre au lycée Pasteur, livret scolaire, dissertations, bouts de papier griffonnés, paperasses en tous genres, vieilles quittances de loyer, liste des articles de l'oncle Eugène, factures détaillées, au clou près, du couvreur, affiche électorale de l'arrière-grand-père candidat à la députation, croix de guerre de mon père : un bric-à-brac où tous les temps s'entremêlent et s'entrechoquent.

Me voici totalement désorienté, comme happé par le passé au point de m'y engloutir. Non pas

par mon passé : ce ne sont là que des bribes d'un tissu, des traces étrangement conservées malgré les changements de ville, de lieu, les déménagements.

Je me sens déporté dans un rêve, un de ces rêves qui franchissent le temps et ne vous laissent, eux aussi, que les bribes d'un tissu déchiré dont les couleurs ont pâli, que des fragments dont le sens vous échappe, et pourtant c'est bien de vous qu'il s'agit et d'anciens proches dont vous aviez oublié jusqu'au nom, c'est cela qui, sur ces feuilles éparses, parfois presque illisibles, indéchiffrables, comme si elles avaient été délavées par la pluie nocturne d'un temps révolu, vous saisit, vous trouble, vous donne le vertige au point que vous ne savez plus quelle est votre identité, ni même si vous en avez une, que vous êtes incapable de différencier ce qui relève du présent ou du passé, de la mémoire oublieuse ou du rêve qui la réveille, et que vous vous écriez avec les mots que Guy Goffette prête à son ami le poète Paul de Roux : « Ma vie, où es-tu ? »

Très jeune, j'étais occupé par l'idée — un bout de papier extrait de la valise poussiéreuse en témoin — de l'unité d'une vie comme si je pressentais que la mienne allait être discontinuée et, effectivement, elle le fut pendant des années. Un temps d'effervescence, sur fond de tristesse, où je me suis cru poète, où j'ai voulu sans y parvenir écrire des romans. Un temps où je me suis

cru marxiste, un autre où je me suis cru philosophe. Heureusement je ne me suis jamais pris pour un psychanalyste, ce qui m'a peut-être permis de le devenir.

Surgissent d'un carton comme autant de reve-nants des lettres de Max Jacob datées de 1942, Max que, après avoir embarqué mon vélo dans le train jusqu'aux Aubrais, pour l'enfourcher ensuite, j'allais rejoindre à Saint-Benoît. De quoi pouvions-nous parler des heures? Une liasse de lettres de M. par qui je croyais être mal aimé et qui me prouvent le contraire — mais ce ne sont que des lettres... Des lettres de mon frère qui ressemblent à des déclarations d'amour et alors pourquoi a-t-il fait de moi plus tard son objet de haine? De ma mère, toutes pleines d'affection à mon endroit, moi qui la trouvais si indifférente. Et puis, et puis, autre carton, autres missives : du tout jeune Pierre Nora, d'André Fermigier, une de Pierre Moinot, fervent de Giono qui me fit lire *Un de Baumugnes*, quelques cartes de Merleau-Ponty... Lesquelles garder? Lesquelles jeter?

J'arrête un instant ma quête mais je ne peux m'empêcher de la reprendre fébrilement. Maintenant ce sont les photographies, là encore pêle-mêle : les photos de classe, année après année, celle de M.-C. posant pour un magazine de mode et, surprise, celles d'actrices de cinéma propices aux amours imaginaires : Katharine Hepburn, Micheline Presle, Mireille Balin, Viviane Romance. Entre elles s'est glissée celle de Michel Leiris,

sinistre à souhait. Soudain apparaît — surprise de la trouver là — une photographie de Guillaume, un an, tout blond, rieur, juché sur mes épaules. Qui est le plus heureux? Moi, d'avoir un fils? Lui, d'avoir un père?

Ce n'est pas fini. Voici qu'émergent mes romans inaboutis. Certains n'ont qu'un titre, *Le jour et la nuit* (déjà!). D'autres, dont *Une vie d'Hildegarde*, remplissent un grand cahier (à jeter). J'ai dû en écrire un autre, perdu celui-là, mais terminé puisque je découvre cette lettre dactylographiée de Raymond Queneau : « J'ai lu *Les Dimanches illustrés* et je serais heureux de vous en parler. Pouvez-vous passer mercredi le 2 décembre vers 17 h rue Sébastien-Bottin? Mais je dois tout de suite vous enlever l'espoir d'une publication possible chez Gallimard » — et, ajoutés à la main, ces mots : « pour cette fois-ci ».

Quel incroyable culot était le mien! À dix-huit ans, adresser sans le moindre scrupule un manuscrit à la sacro-sainte N.R.F.!

Quoi d'autre dans mon filet? Un scénario de film, une nouvelle, écrite en khâgne, « Le bizuth Calypso ». Et de nombreux poèmes : certains mimant maladroitement la poésie de Valéry qui lui-même voulait poursuivre celle de Mallarmé, d'autres intitulés « Proses en poème » que je relis avec plaisir. À jeter? Non, je garde, me disant en souriant : pour le cas où un valeureux théosard s'intéresserait à mes œuvres complètes!

Bon, ça suffit maintenant. Je m'efforce de reve-

nir, de retomber dans le présent. J'ai hâte de me promener dans une forêt qui ne serait pas de papier et ne me rappellerait rien.

La valise poussiéreuse peut attendre.

Adieu au discours

Sartre qui refusait obstinément d'être un maître ne voulait pas de disciples. À chacun d'inventer son chemin de liberté. Cela n'empêcha pas certains d'essayer de marcher sur ses traces quitte à s'épuiser. Plus ils s'efforçaient de le rejoindre, plus l'écart se creusait.

Lacan tenait, lui, à sa position de Maître (« mes élèves », « mon École »). Il eut des centaines de disciples mais sans vouloir se reconnaître en eux ou pour les désavouer. Il lui fallait rester le seul maître. Il lui fallait rester seul.

En cela, ils se ressemblaient, ces deux-là, si différents par ailleurs. Je crois qu'ils ne faisaient confiance qu'à eux-mêmes pour cogiter éperdument. Je les imagine marchant inlassablement chacun de son côté, puis ils se tournent le dos et je m'éloigne d'eux.

« Je cogite éperdument », le mot est de Lacan. « Je suis donc je pense », le lapsus est de Sartre, convaincu de citer fidèlement le *cogito ergosum*.

Devenu psychanalyste, je n'ai eu comme maîtres

que mes patients. Bien des analystes m'ont nourri, m'ont construit mais d'aucun je n'ai fait un maître à penser.

Je suis heureux de n'avoir pas de disciples. Certains collègues que j'ai eus en « supervision » ou qui m'ont lu m'assurent qu'ils me doivent beaucoup. J'accueille ces hommages avec plaisir comme il me plaît d'ignorer ce qu'ils disent me devoir. Si dette il y a, elle doit rester ignorée. Elle ne se comptabilise pas.

À Merleau-Ponty je dois l'essentiel de ce que j'ai pu penser, écrire, mais je suis incapable de préciser en quoi consiste cette dette, d'en fixer le montant. C'est bien ainsi, pour lui et pour moi. Certaines transmissions sont comparables à des transfusions de sang.

Je pense souvent à mes anciens professeurs. À ceux que j'ai connus au lycée — leurs noms, leurs voix, leurs bizarreries, me sont restés familiers — et plus tard à la Sorbonne : Émile Bréhier, Henri Gouhier qui enseignaient, en s'effaçant derrière elle, l'histoire de la philosophie. Bachelard, sa barbe, son accent bourguignon, son invention brouillonne et géniale. En khâgne, l'expérience fut moins heureuse : ils faillirent, l'un me dégoûter de la littérature, l'autre de la philosophie.

J'aurais rêvé d'avoir pour professeurs Canguilhem et Vernant. Ça ne s'est pas trouvé.

De certains élèves imbus d'eux-mêmes, on dit que ce sont des « crâneurs », qu'ils « la ramènent ».

C'est vrai aussi de certains professeurs, ils considèrent du haut de leur chaire leurs étudiants incultes, ignares avec une indulgence souriante proche du mépris.

J'en croise partout des ramenards, tous ceux qui exhibent leur fortune, se vantent de leurs succès auprès des femmes ou des tirages mirobolants de leurs livres.

Les professeurs que j'ai aimés et admirés étaient tout sauf des ramenards. Ils nous transmettaient ce qu'ils avaient eux-mêmes acquis au fil du temps, ils n'attendaient pas de nous, les « ignares », qu'on boive leurs paroles mais qu'à notre tour nous leur apportions quelque chose.

Quand j'ai exercé pendant quelques années le métier de professeur j'aurais voulu être fidèle à leur exemple. Je ne pense pas y être parvenu. Le comédien plus ou moins refoulé que j'étais cherchait trop, tel un acteur, à séduire son public. Et puis, toujours comme un acteur dont la voix ne fait que relayer celle de l'auteur d'une pièce que lui n'a pas écrite et qui est appelé à jouer les rôles les plus divers, j'eus peu à peu le sentiment que je ne parlais pas avec ma propre voix, que les paroles que je prononçais n'étaient pas miennes.

Je ne voulais plus discourir, manier des concepts, exposer des idées. J'étais dans l'attente confuse d'une parole dont j'ignorerais la source et le destinataire. Je ne voulais plus faire l'acteur ni le professeur. Je voulais me soustraire à tous

les codes, à la succession des jours affairés, à l'emploi du temps quadrillé avec l'espoir d'accéder à un temps autre. Je voulais me permettre d'être comme le rêve, asocial.

J'entrepris une analyse comme pour m'exiler sur une terre étrangère.

Comptabilité funèbre

Ce doit être l'effet de mes rêves oubliés de cette nuit : me voici au matin livré à une comptabilité funèbre. Tous ces morts ces dernières années : Norbert, Janine, ma vieille mère, mon frère, Vernant, Cournot, Bost qui, lorsque nous marchions sur les sentiers de longue randonnée, ne me laissait pas le temps de souffler, Claude Roy que je voyais dans notre bureau commun perdre le souffle, Guicharnaud, mon condisciple de khâgne retrouvé cinquante ans plus tard, Smirnoff, mon complice de l'A.P.F. et délicieux compagnon de voyages, Fédida, Pouillon, tant d'autres... À qui le tour ?

Si je suis tant attaché à la maison de Boissy, c'est qu'elle demeure. Des tempêtes ont beau avoir déraciné des arbres, d'autres, bien vifs, les remplacent. Et puis, pour qu'elle ne se dégrade pas, je fais repeindre les chambres, les couloirs, je la rajeunis. Je veux qu'à la fois elle reste immobile, hors du temps, et qu'elle change en douceur. Je voudrais qu'elle apparaisse telle qu'au